

Harper

Matthieu BIASOTTO

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que « les analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique, ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Couverture crédits photos Matthieu Biasotto © 2016. Tous droits réservés. Matthieu Biasotto. Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979-10-359-6829-8

# Chapitre 1

## Avant...

L'affection que j'ai pour ce parc paisible plongé dans le noir m'étonnera toujours. C'est une fenêtre ouverte sur une vie que je n'aurai probablement jamais, dans un quartier un peu trop bien pour moi. L'espace d'un instant, cette fenêtre m'offre la vision d'une existence surclassée. Je ne suis pas dupe mais c'est agréable. Je me laisse bercer par le rêve d'un avenir radicalement différent et d'un passé construit sur d'autres choix. Cet idéal s'évanouit en quelques secondes, je ne parviens jamais à rêvasser très longtemps. Alors je me contente d'apprécier la vue dégagée sur les briques. Je suis attiré par ce mur illuminé en orange à la lueur d'un lampadaire aussi fatigué que moi. Quelques intrépides ont orné le poteau en acier de graffitis rageurs dont la base est couverte de pisser. On y a laissé des insultes au marqueur, le numéro d'une gamine improvisée suceuse par des camarades inconscients. On barbouille des revendications sociales ou encore les initiales d'un amour éternel qui ne verra pas la fin de l'été. La rouille perce à la surface au milieu de *nique ta mère, nique la police, ta sœur, ton père, ton chien* et tout ce qui dispose d'un orifice. C'est violent, c'est humain. C'est naïf. C'est la rue qui s'exprime. Je crois que je m'y suis fait, finalement.

Ces dizaines d'élans corrosifs tapissent le mobilier urbain dans une anarchie graphique qui me donne le tournis. On se rebelle aussi sur

les bancs et sur n'importe quel mur. On marque le territoire sur les devantures des magasins et dans les ascenseurs. Parfois sur les bagnoles ou à même le sol. Je ne te parle même pas de la peau qu'on se tatoue à la moindre occasion. Pour célébrer quelques années passées en haute sécurité ou un braquage qui a mal tourné. La plupart du temps, on se grave le torse au nom d'un frère tombé. On affiche le nombre de *bâtards* qu'on vient de planter. L'encre et le sang se mêlent dans des motifs hurlants. On s'injecte des cris sous le derme pour affirmer, plus aux autres qu'à soi-même, qu'on est un mec. Un vrai. Ça c'est pour les quartiers très chauds au sud et à l'ouest. Dans le reste des rues de la ville que l'on surnomme « Motor City », on se contente de te prévenir uniquement à la pointe d'un feutre. *Don't Snitch*, c'est le message qui revient quel que soit le support, et qu'il faut bien garder en tête si tu ne veux pas qu'on te refroidisse. Ici on ne parle pas et on ne balance personne. Plus qu'un conseil, plus qu'un principe, c'est un art de vivre. La peur achète le silence. Le silence évite les représailles et limite les dommages collatéraux.

Si j'affectionne l'endroit, si l'herbe est bien verte sous mes pieds et si l'air tiède m'effleure avec douceur, je ne traîne pas dehors toute la nuit avec le cœur léger. C'est avant tout parce que je n'ai plus le choix. Enfin... Disons que j'ai fait le choix de ne plus avoir à décider. Je ne peux plus revenir en arrière. Alors, je me pose où je peux, comme je peux et j'attends que les ténèbres s'effacent. Que ce soit ici à Brush Park, à Corktown, du côté de Highland Park, sous un pont encore vierge à Indian Village, dans le ghetto du côté de 8 Mile Road – non loin du berceau d'Eminem, dans une ruelle sombre, une usine à l'abandon ou sous un porche... Qu'importe... Tant que je ne suis pas vu, ça me va.

C'est l'avantage de zoner dans cette ville. Détroit est comme un immense terrain de jeu pour un mec comme moi. Ce bled me fait

penser à un navire à l'abandon que les gens honnêtes ont déserté. Les bonnes familles se sont barrées lorsque l'emploi s'est volatilisé, il y a un moment déjà. Depuis, tout est gris, rouillé, fendu ou cassé. Il ne reste que les rats qui crèvent de faim en attendant des promesses fédérales fumeuses pour une dette qu'on étale à l'infini. On espère une relance des *Big Three* dans les médias. Mais la réalité n'est pas belle. On a fermé les usines. On a délocalisé. On a licencié par wagons entiers. Je te parle d'un demi-million de jobs. Autant de vies brisées au profit de rentabilités déportées. Il faut bien que les actionnaires puissent payer leur jet privé. Résultat : il y a peut-être cinquante mille ou soixante-dix mille bâtiments délabrés dans lesquels je peux jouer à cache-cache toute la journée.

Je ne suis pas un noctambule dans l'âme, j'ai perdu le sommeil il y a longtemps déjà. Je dois t'avouer que dormir me terrorise toujours. Surtout depuis que j'ai tout perdu. Tu ignores à quel point la rue est impitoyable. M'endormir seul, c'est prendre le risque de me faire dépouiller ou agresser. Je pourrais me prendre une balle, juste parce que ça ferait marrer quelques gosses. Pire, c'est une occasion de me faire identifier par un bénévole pétri de bonnes intentions pour le compte d'une association qui pense bien faire. La menace de me faire coincer par la police plane en permanence, je reste vigilant. Je viens de survivre à mon premier hiver, alors j'imagine que le plus dur est derrière moi. Je ne veux pas que l'on me prenne le peu qu'il me reste. Pas si près du but. Je ne veux pas qu'on me trouve. Je veux juste rester dans l'ombre jusqu'à ce que les choses se tassent.

Heureusement ici, tout est calme – pour l'instant. Pas de coup de feu. Pas de règlement de compte ni de rituel de passage. La nuit, il n'y a pas grand monde qui traîne dans le secteur, même en été. Il arrive que quelques soulards donnent de la voix en début de soirée,

mais rien de grave. Aucune comparaison possible avec la folie sanglante des quartiers ouest. Ponctuellement, de vieilles peaux tapinent pour arrondir leurs fins de mois à proximité du boulevard. Il arrive que le parc attire quelques junkies, mais c'est très rare. Le week-end, je vois surtout des groupes de jeunes gavés à la bière qui plongent en pleine débauche jusqu'à déverser leur bile au pied de leur caisse. La majorité n'a pas d'avenir, pas d'espoir et rien à perdre. Je peux les comprendre. Je suis du style à verser dans l'excès pour oublier l'espace d'une soirée.

En face, sur les trottoirs défoncés de la 14<sup>e</sup>, je distingue la flamme fugace de briquets. Je me garde bien de me montrer, je reste discret en toute circonstance. Quelques dealers à la sauvette fument dans la pénombre procurée par une enseigne édentée. Les flics ont beau faire du ménage, il y a des choses qui ne changent jamais. Ces groupuscules sont comme des taches bien incrustées, ils sont l'ADN de la rue.

Un tiers de la population est englué dans le chômage, au milieu d'une ville en faillite, en proie à la violence et la misère. Les caisses sont vides et ça ne date pas d'hier. Pas d'aide. Pas de projet. Des secteurs entiers totalement désertés. Des familles déchirées par la pauvreté, le crack, les armes et les gangs. Pas besoin d'être un génie pour comprendre que toute la prévention et toute la répression du monde n'y changeront rien. D'ailleurs... si j'en avais les moyens, je m'offrirais bien une dose pour être perché très haut. Loin de tout ce que j'ai fait et de tout ce que je traverse. Afin de souffler juste une seconde et m'évader à des années-lumière du Michigan. Hélas, j'ai conscience que ce que je fuis est capable de me rattraper n'importe où. Et à plus forte raison, au fond de ma tête.

J'observe l'ombre de ces « voyous » qui prennent racine sur les bancs. Voilà ce que je vois ; des gamins en survêtement à capuche

qui traînent leurs fesses dans des baggy's hideux tombant jusqu'aux genoux. Ils écoutent en boucle un rap acerbe déversé depuis leurs smartphones placés en haut-parleur. Je déplore les casquettes de travers et les foulards rouges sur mes frères noirs qui approvisionnent les nez, les poumons et les veines en perdition dans le quartier. D'autres arrivent à l'instant. Vu d'ici, ça donne un amalgame de clichés. Des chaînes en or, du gros son, une voiture de branleur et de l'alcool. Du bout des doigts, on mime le fait de tirer avec une arme au poing en secouant la tête en cadence. *Bang ! Bang !* Cette gestuelle qui accompagne chaque refrain me laisse perplexe. Ce qui m'attriste au fond, c'est qu'ils s'autoproclament *rois de la rue* alors qu'ils ne possèdent rien en fin de compte. Excepté un chargeur grande capacité, leur bande et ce qu'ils appellent *l'honneur* ou encore la *réputation*.

Que ce soit dans ce bloc, à West River, dans le centre ou à Joy Road, le business de la drogue marque une pause au lever du jour. Même s'il n'est pas rare que les dealers fassent des heures supplémentaires pour approvisionner quelques touristes en manque d'herbe ou des ados qui cherchent à planer avant de se rendre au lycée. Les gosses s'y mettent de plus en plus jeune, je les vois faire. Je trouve que ça fait peur. En même temps, ce n'est pas moi qui peux les blâmer. Je me dis qu'il y a pire. Il suffit de regarder ce que j'ai fait...

*{Ne pas y penser. Ne pas se laisser abattre. Aller au bout, quoi qu'il arrive. Reculer m'est impossible. Ma seule option, c'est... avancer.}*

Je cogite trop, c'est mon gros défaut. J'ai toujours trop pensé, au lieu d'agir ou d'oser parler au bon moment. Je suppose que passer mon temps à douter ou à culpabiliser doit être un frein pour accéder à ce que le monde appelle le « bonheur ». En tout cas, ça explique en partie ma trajectoire cabossée. Mais je me soigne, je

fais des efforts, je te le jure : j'ai changé. Je suis déjà passé à l'action, bien que les apparences ne jouent pas en ma faveur. À la base, je suis d'un naturel assez laxiste, pour ne pas dire totalement glandeur... Aujourd'hui j'ai enfin pris ma vie en main. Et la tienne aussi... Voilà où ça me conduit lorsque je prends les devants : je suis un clochard débutant.

*{Mais, non... Arrête de broyer du noir...}*

Il ne faut pas que je me laisse aller. Je chasse mes relents moroses pour détourner ma réflexion.

*{Comme j'ai hâte de la revoir.}*

En voilà de l'espoir ! En y songeant, mon cœur se serre. Je prie seulement pour ne pas *la* rater ce matin. Ça fait un bout de temps que je n'ai pas posé mon regard sur *elle*. Si aucune patrouille ne traîne dans les environs, si aucun risque ne se présente, je pourrai enfin l'observer. Ça va me faire un bien fou.

Je jette un coup d'œil sur ma gauche, mon regard se pose sur cette station essence qui vient de mettre la clé sous la porte. Au loin, Michigan Central Station me nargue, j'imagine les premières lueurs du soleil qui vont lécher sa surface. Je songe à l'architecture oxydée qui profite d'un fauve bienveillant soutenu par des reflets mordorés. J'imagine les dizaines de nuances ocre affichées sur les rares fenêtres qui ne sont pas brisées. C'est un sacré spectacle pour celui qui sait l'apprécier. Je pense à cet instant précieux où le gris omniprésent se retire du paysage. Mais je ne vais pas y assister. Dans quelques heures, je serai déjà loin si tout va bien...

À mes pieds, j'observe l'objet du forfait. Un vulgaire sachet jeté à terre après avoir donné un coup de canif au contrat conjugal. C'est une trace du passage de l'homme que je traque. Tapi dans l'ombre, j'ai dû assister à un adultère consternant de banalité. Une beauté plastique secouée dans une voiture qui vend du rêve. De la buée sur les vitres durant des coups de reins mécaniques pour soulager



les hormones dictant la conduite de ce chien en rut. Collecter ses capotes gavées de fluides corporels ne m'enchanté pas, loin de là. Le silicone est encore tiède, il a eu la délicatesse d'y faire un nœud. Je saisis du bout des doigts ce préservatif repoussant, bravant un haut-le-cœur féroce, pour le placer dans une petite boîte jaune en PVC qui accueillait autrefois des biscuits. Voilà qui est fait, je peux m'en aller.

Le temps joue contre moi, et contre toi. Les heures nous poussent inexorablement vers le dénouement. Je suis à pied, c'est le moment de filer. La route est longue et ma foulée réduite par l'usage. De toute manière, je sature de ce silence qui m'entoure. La gare désaffectée en arrière-plan m'opprime à bien y réfléchir. Voilà la vérité, celle qui me revient en plein visage nuit après nuit. Ce silence révèle en moi l'immense vide intérieur que je ne parviens pas à combler. Cette bâtisse à l'abandon me rappelle à quel point je n'ai pas été à la hauteur. À quel point je n'ai pas su te protéger. Il me tarde que le tourbillon de la rue prenne le relais. J'aurai l'illusion d'appartenir à un tout, même si je me sais pertinemment exclu.

Je contemple Brush Park une dernière fois et je pense à toi. Oui, je pense à toi tout le temps. J'espère que tu as la force de me pardonner. Ou que tu trouveras cette force un jour. J'ai la faiblesse de croire que tu pourras comprendre ce que j'ai fait. C'est une des raisons qui me poussent à mettre un pied devant l'autre. Pour tout te dire, j'ai encore du mal à accepter tout ça. Parfois je t'écris, en supposant que tu ne me liras jamais. Parfois je note des bribes du passé pour ne pas oublier. Parce que cette douleur est le trait d'union entre ce que j'étais et ce que je vais devenir. Parce que mes actes sont condamnables, et mon inaction jusqu'ici me rend coupable d'une certaine manière. Parce que ce que je m'apprête à

faire est encore pire. Parce que la souffrance me définit en partie depuis quelques années.

Je suis un mélange d'espoir innocent et de mauvaises décisions. C'est difficile de se dire qu'on est à la fois un dommage collatéral et un détonateur. En mon for intérieur, je porte la faute et la sanction. Je ne suis pas en train de me plaindre, ne te méprends pas... Quelque part... Je l'assume. Il m'arrive même d'être piqué au vif par quelques étincelles optimistes, j'oscille entre vague à l'âme et détermination sans faille.

Ce soir, c'est vrai... je suis plutôt dévoré par le doute. Ce n'est pas rare et je me dis que ça va passer. Alors je respire un grand coup afin de me motiver. Je me persuade d'avoir fait tout ça pour une bonne raison. Parfois j'ai peur d'avoir fait un mauvais calcul. Parfois je perds la foi, même si au fond, je sais que j'avance pour toi. Il m'arrive de vouloir jeter l'éponge, c'est vrai... Mais j' imagine toujours que ça va s'arranger. Je me projette de temps en temps, dans une autre vie avec d'autres cartes en main. Un autre lieu. Un autre moi. Un autre toi. Une dimension parallèle dans laquelle on se dit de bien jolies choses. Un beau pays dans lequel on aurait davantage de veine. Ça m'aide à tenir en règle générale. Parfois, ça ne marche pas. La rue émousse l'esprit le plus vif, j'en ai fait l'expérience. Elle atténue mes volontés les plus féroce ment ancrées.

*{Ne te laisse pas aller !}*

Je n'ai pas le droit de flancher. Parce que je te le dois. Parce que faiblir dans la rue, c'est mettre un pied dans la tombe. Adossé à un saule pleureur, j'essuie mes larmes au milieu de ce parc. L'ironie ne manque pas de sel, c'est déjà ça. Détroit s'éveille doucement sous mes yeux embués. Accueillant un matin d'été prometteur pour certains, dévastateur pour d'autres. Rien n'est encore joué, tout dépend de quel côté de la barrière on se trouve. Dans mon coin, je

vais m'efforcer de ne pas gâcher cette journée en poussant mon projet du mieux que je le peux. Au fond de moi, j'ai la conviction que le bout du tunnel n'est plus très loin. Si je m'en tiens au *Plan*, il me reste peu à endurer. Accroché à cette note d'espoir, je vais puiser dans mes dernières ressources. Je vais mettre la détermination qui me reste à profit pour la Suite. Car j'ai écrit une Suite, tu peux me croire.

La boîte jaune rejoint mes affaires. Je quitte ma place, il me faut décamper. Les environs sont bien trop fréquentés, même aux premières lueurs du jour. Après tous ces efforts, je m'en voudrais de me faire chopper à cause d'un joggeur un peu trop zélé. Mon sac regagne ce dos qui me fait souffrir. Je me mets en mouvement sans réelle envie. Seul naufragé de la vie au centre de cet espace vert, je suis l'unique mauvaise herbe au milieu d'un gazon impeccable. Me voilà en errance, dans les allées de gravier, battu par un vent du nord en bout de course. Sans me retourner, je m'efface dans la ville pour repasser du côté des ombres qui n'ont pas de toit.

Il me faut fuir, me fondre dans la masse et ne pas faire de vague. Une fois de plus, je vais tout faire pour être invisible et tâcher de rester sous les radars. Il me faut patienter sagement jusqu'à ce que le moment d'agir pointe son nez. Disparaître dans les artères crasseuses de Détroit est un jeu d'enfant, j'ai juste à attendre que ça se tasse en restant éveillé dans un coin isolé. Qui se soucie des SDF, honnêtement ? Il suffit d'éviter les axes principaux, les quartiers sympas ou encore les zones de non-droit et le tour est joué. Je pourrais me terrer dans les égouts ou prendre mon mal en patience dans un vieux dépôt. Mais avant toute chose, je dois *la* voir. J'en ai besoin pour avancer. J'ai besoin de savoir où j'en suis. Il le faut.

J'écrase un bâillement en me disant qu'il y a des jours comme aujourd'hui où je donnerais n'importe quoi pour m'effondrer dans un lit entre quatre murs. Bien sûr, le confort me manque. Un bon lit. Une douche chaude. Un café brûlant. La télévision en bruit de fond. Facebook me manque. *Elle* me manque. Oui, parfois je pense à revenir chez moi, mais comme tu le sais... Je ne peux pas.

Remonter Michigan Avenue en passant devant la station de métro me replonge en enfance. Je suis né ici, j'ai vécu ici et, si tout va bien, je crèverai à mille lieues d'ici. Lorsque j'étais gamin, j'allais à l'école à pied en foulant ces mêmes trottoirs avec mon père. J'ai fait ce trajet des centaines de fois. À l'époque, personne n'imaginait que Détroit allait finir comme ça... Et... J'étais très loin de penser que j'allais vivre comme ça. Je devine Grand River qui se profile au loin. Ensuite ? Je vais marcher, encore et encore pour laisser le centre-ville derrière moi et ses gratte-ciels hideux. Mes pieds me porteront jusqu'aux portes du quartier dans lequel je vivais avant que le ciel ne me tombe sur la tête.

Après d'interminables kilomètres avalés non sans mal, j'arrive enfin à destination. Je parcours les derniers mètres avec une excitation difficile à maîtriser. Plus je progresse et plus la chaussée, les trottoirs et toutes les infrastructures font pitié. Inutile de te dire que cette zone est loin d'être une priorité pour Mike Duggan, le pantin démocrate qui nous sert de maire depuis deux ans. Je suis sur le point d'arriver, mon cœur s'emballe et je me surprends à sourire. Je croise les doigts pour que la place soit libre. Les bons coins sont pris d'assaut, il y a de plus en plus de mecs comme moi dans les parages. C'est la crise, qu'est-ce que tu veux...

Sur place, tout est calme, c'est parfait. Je vais pouvoir m'installer et admirer le spectacle. Sur ma droite, sous le porche d'un local commercial à louer, je prends position dans mon poste

d'observation. C'est un de mes points de chute. Un peu reculé. Une vue imprenable, non loin des carrefours de Warren Avenue et ses milliers de voitures qui vont et viennent chaque jour. J'ai habité dans ces blocs quelque part par là. Entre ce pavillon brûlé et le dépôt de boisson qui a fermé. Je vivais ici, dans ma vie d'avant...

De l'autre côté de l'avenue, la porte du hall de l'immeuble s'ouvre. *Elle* est pile à l'heure ! Mon palpitant s'arrête. Avant qu'elle ne sorte, je me l'imagine avec les traits tirés par les épreuves qu'elle traverse. Mais elle affiche plutôt une bonne mine. Si j'ai perdu beaucoup de poids, elle semble avoir pris quelques kilos. Sa silhouette s'est modifiée mais je la trouve toujours à tomber. Ses cheveux bruns détachés tombent sur un chemisier turquoise rehaussant un teint hâlé. Elle a du style, elle en a toujours eu. Je pourrais tuer pour sentir une nouvelle fois l'essence boisée envoûtante qu'elle porte. Je voudrais me noyer dans ces notes de fleur de lin capturées par sa peau mate. Je suppose qu'elle part à l'hôpital. Je me délecte de son visage de poupon et de son regard caramel alors qu'elle observe autour d'elle nerveusement. D'une démarche alerte, elle finit par sauter dans notre voiture avant de s'insérer sur la route. J'ai enfin pu la voir, ça faisait longtemps. Elle a l'air de tenir bon. Elle a l'air de faire face. La force de caractère de ta mère m'étonnera toujours. Je crois que c'est pour ça que je n'ai jamais cessé de l'aimer.



# Chapitre 2

## Maintenant...

Assis sous le perron, à l'abri d'un soleil écrasant, je fais face à l'immensité de l'horizon. Le turquoise qui s'offre à moi est sidérant. Je m'abreuve de multiples nuances de paradis sous un ciel aussi libre que moi. Jamais je n'aurais imaginé être perpétuellement ému par les eaux chaudes du golfe du Mexique. Le scintillement à la surface se veut hypnotique, mille paillettes ondulent pour s'accrocher à ma rétine. Je suis bercé, simplement fasciné. À cet instant précis, je me sens traversé pour la première fois de ma vie par un sentiment étrange. Un mouvement en contradiction totale avec mon parcours chaotique. Je me laisse envahir par la satisfaction d'avoir presque réussi. En dépit de mes actes les plus lâches et les plus immoraux, je caresse un semblant de paix. Les pieds posés sur un lambris bouffé par les caprices du temps, je ne me lasse pas de contempler la mer. Je m'émerveille de l'écume portée par les vagues qui vont et viennent sans relâche dans une douceur immuable qui me dépasse. En plongeant ma main dans la glacière à la recherche d'une nouvelle Corona bien fraîche, je me dis que je pourrais vivre ici jusqu'à la fin des temps. Je pourrais m'installer ici définitivement... si les circonstances étaient différentes.

J'aimerais vraiment ne pas avoir à quitter cette beauté sauvage. Les plages authentiques de Puerto Del Cuyo sont des miracles restés

intacts. Ici tout est calme. Tout est simple. Il n'y a rien, mais ça me va bien. Les gens sont accueillants, confiants et serviables même si j'ai encore du mal à m'exprimer. Me voilà donc dans un petit village de pêcheurs à l'extrémité de la péninsule du Yucatán et à la frontière du Quintana Roo, perdu dans la réserve naturelle qui m'entoure. Ma nouvelle existence se veut simple, mon quotidien consiste à manger du poisson et boire de la bière tout en songeant à ce que je ferai plus tard, une fois que tout sera définitivement réglé. *{Que vais-je faire ?}* Je n'en sais rien. Apprendre à pêcher, pourquoi pas ? Me mettre à la peinture ou à la photo, ça me plairait bien...

Avant de pouvoir envisager le futur, il me reste un dernier virage à négocier. J'ai une ultime étape à franchir, et rien ne garantit que cette histoire se termine bien. J'aime à penser que mon ancienne vie ne puisse jamais me rattraper – une fois que j'en aurai terminé. La vérité, c'est que ça ne dépend pas de moi. Pas complètement. *{Ne stresse pas, reste concentré. Sois calme. Déterminé.}* Le clapotis de l'eau me rappelle que le Yucatán dévoile son charme brut loin des tumultes de Cancún. Oui, à des kilomètres de ses seins siliconés et des monokinis que l'on fait rouler sur les cuisses à la moindre érection. Je voulais fuir ces complexes hôteliers bâtis à la chaîne. Les fameux hôtels Resort cinq étoiles où la viande touristique s'agglutine autour des piscines pharaoniques et se fait dorer la couenne recto-verso sur des bains de soleil en sirotant des cocktails hors de prix. Je voulais moins de bruit, moins de béton. Moins de tentations, car je critique mais j'aurais tendance à jouer les touristes. Je voulais un endroit « vrai » pour me retirer en attendant la *délivrance*. Je l'ai trouvé.

Le vent interrompt mes pensées, faisant claquer les feuilles de majestueux palmiers par rafales. Son souffle couvre un instant la musique crachée par un vieux transistor sur la terrasse. « No soy



una de esas » est la phrase qui revient. Un refrain accompagné de cuivres, identique à ces mélodies jouées par les mariachis. Les sonorités latines me sont assez peu familières, il faudra que je m’y fasse. Je ne saisis pas toutes les subtilités des paroles, mon espagnol est à la dérive. Je m’y mettrai dès que j’aurai la certitude d’être *affranchi*.

Une nouvelle bourrasque chaude soulève la poussière et le sable blanc qui bordent la côte. J’inspire profondément l’air iodé, mon regard quitte l’horizon pour s’arrêter sur le petit bateau amarré sagement à proximité d’une des *cabañas* que j’occupe. Après avoir passé du temps dans la rue, cette cabane en bois dont la peinture bleu ciel est écaillée me convient amplement. Les volets rouges sont rongés par le sel, la toiture est fanée par la rudesse du soleil mexicain, mais il n’y a aucune comparaison possible avec mes nuits sur les trottoirs fissurés de Détroit. Au moins, j’ai un toit. Je loue le cabanon pour trois fois rien. J’ai fait l’acquisition de ce modeste bateau pour une bouchée de pain. Et pourtant cette barque à moteur, ballotée gentiment au gré des vagues, m’est précieuse. Elle est ma porte de sortie, ni plus ni moins. Si tout se met à foirer, si je perds pied dans la dernière bataille, j’aurai toujours cette option : monter à bord et fuir par la mer, une fois de plus. *{N’y pense pas !}* Les cris des enfants chahutant à l’ombre d’une vieille baraque s’élèvent dans le ciel pour me ramener à la réalité. Ils courent et font du vélo autour des pylônes électriques vétustes qui bordent le front de mer. Certains mêmes tambourinent contre l’un des nombreux containers estampillés Coca-Cola à moitié enterrés dans le sable. Deux chiens errants répliquent en aboyant avant de s’allonger à l’ombre d’un palmier. Le vacarme s’interrompt, les gosses passent à autre chose et le silence reprend ses droits. Je savoure une large gorgée de mousse avant que la bouteille ne rejoigne les autres sur la table en fer forgé.

Sur le métal, juste à côté des cadavres de bière, le téléphone mobile se met à vibrer contre le verre humide de la Corona entamée. L'heure de vérité approche. Il va me falloir faire face. J'ouvre le clapet de l'appareil prépayé, un message m'annonce *son arrivée* imminente. L'envie de boire vient de me passer. Je me tiens prêt. Je tourne la tête en direction de la porte d'entrée, sous le perron. Je scrute les sacs de voyage qui m'attendent là. Mes affaires sont prêtes, je pourrais toujours battre en retraite et épouser le plan B. À l'idée de fuir cet endroit, j'ai un pincement au cœur nourri de regrets. Mais parfois, on n'a pas vraiment le choix. Dans ma poitrine palpite l'excitation de toucher au but, dans mon ventre un nœud se forme à l'idée de devoir rendre des comptes. Au loin, le moteur d'une voiture se fait entendre. Un 4x4 précède un nuage de fumée qui se dirige lentement vers moi. Le véhicule progresse lentement sur la route ravagée par le courroux du dernier cyclone. Je sens la pression monter d'un cran. J'éteins la radio. Je quitte ma chaise et avance dans sa direction.

Le soleil m'accable, je reste droit dans mes bottes. Je distingue une forme plus précisément. C'est un Ford Explorer noir d'après ce que je peux voir. Un des modèles sur lesquels j'ai travaillé. Je me souviens, lorsque j'avais ma place au sein de la chaîne de montage avant que les trois géants de l'automobile ne trébuchent lamentablement. Je participais au montage des garnitures à l'avant. Sur les portières, le tableau de bord et le plafonnier. Un métier sans intérêt, un job pénible et répétitif qui de toute évidence sera totalement remplacé par des machines un jour ou l'autre. Mais cet emploi permettait de payer les factures. En voyant ce SUV, je réalise que ma chute sociale est vertigineuse. Un vendredi, j'ai reçu un courrier par la Fedex, m'expliquant que tout allait s'arrêter. Cette lettre impersonnelle annonçait que je n'aurais plus le privilège de prendre la navette à 5 h du matin avec mes camarades pour m'user sur la ligne de production. Je n'ai pas compris. Je n'ai

pas saisi la gravité de la situation. Ma couverture médicale a disparu avec mon salaire. Je n'ai pas vraiment eu le temps de réagir.

Pourtant, je n'ai pas manqué d'optimisme les premiers temps. Mais lorsqu'on passe dix ans sur une chaîne de montage à occuper un poste spécifique, le CV n'affiche qu'une pauvre ligne. Le secteur tout entier s'est désintégré. Détroit est devenu ce qu'elle est. Il n'y avait plus aucun endroit où postuler. Les cerveaux de General Motors, Ford et Chrysler n'ont pas vu venir la vague européenne, ils ont sous-estimé le tsunami commercial japonais. Des mecs qu'on paye des fortunes n'ont pas réussi à anticiper. Les grands stratèges de l'industrie automobile américaine n'ont pas su voir que le monde entier était capable de faire mieux que les États-Unis dans ce domaine. Il n'y a qu'à comparer une Buick et une Audi pour comprendre le malaise. Fiat prend le contrôle de Chrysler. La petite 500 venue de Rome a dévoré tout cru l'ex-géant américain. C'est ça la réalité. Bref, j'ai pris l'eau comme des milliers d'autres. Très vite, la banque a grincé des dents. Les problèmes se sont multipliés et les options se sont nettement réduites. La situation s'est tendue jusqu'à m'éclater en pleine figure. Et comme un souci n'arrive jamais seul... J'ai accumulé les problèmes. Schéma classique. Très vite, je me suis noyé. Puis j'ai touché le fond. Si profond que je me retrouve ici, face à ce modèle de Ford, dans un pays qui n'est pas ma patrie et dans une vie qui n'est pas tout à fait la mienne.

La poussière retombe lentement sur la peinture métallisée du monstre à l'arrêt. Le moteur est coupé. Je reste interdit. Je n'entends plus la mer. Je n'entends plus les enfants. Juste les battements de mon cœur qui souhaite sortir de ma poitrine. Mon destin est en train de se jouer. Là, juste devant moi. Le pare-brise reflète la rue et le ciel, je ne vois pas clairement son visage. Au

bout d'une seconde qui me semble interminable, elle ouvre la portière. Les festivités peuvent débuter. Avant même de poser un pied à terre, sa première phrase claque dans l'air comme un coup de tonnerre :

— Vous avez l'air en forme pour un fantôme, Monsieur Harper.

# Chapitre 3

## Avant...

Tapi dans ma planque, je fixe notre voiture qui s'éloigne dans les entrailles de Détroit. Je n'ai eu droit qu'à dix petites secondes en sa présence, mais c'est suffisant pour sentir ma poitrine se réchauffer. Tu sais, voir ta mère m'a fait un bien fou. Je dois me contenter de cette vision furtive. Je me nourris de ce bref aperçu volé dans les dernières heures de la nuit, en me répétant que *{c'est mieux que rien}*. La voiture disparaît au loin, et mon cœur se noue sans que je parvienne à me maîtriser. Les eaux boueuses du passé s'agitent en moi pour raviver quelques souvenirs. Ça commence toujours par de belles images qui reviennent, diffuses et presque abstraites. Celles-là ne restent jamais longtemps, je le sais. J'ai du mal à les garder à l'esprit et je le regrette. Ces idées sont systématiquement chassées par d'autres, plus nettes et plus tenaces. Mes souvenirs les plus doux sont remplacés par mes démons qui se dressent pour revenir me hanter. C'est ce que je redoute. Érigées sur des panneaux en quatre par trois, telles des publicités que je ne peux ignorer, ces images sombres clignotent, me rappelant à quel point j'ai été faible et abject.

Lorsque j'avais, ce qu'on appelle communément « une vie », j'étais précisément de l'autre côté de la rue. Dans ce même immeuble. Posté devant la fenêtre au premier étage, les mains dans les poches d'un jean qui me boudinait les hanches, je glandais en

broyant du noir. Je regardais le boulevard et le trafic incessant, persuadé d'avoir touché le fond. Assailli par les emmerdes, notre couple battait de l'aile. On avait déjà bien assez de problèmes avec toi, j'avais l'impression que chaque jour venait déposer de nouveaux soucis sur le seuil de notre porte. Je venais de perdre mon job, ma paye, mes acquis et le peu de dignité qu'il me restait. Immobile derrière la vitre, je me disais que mon mariage avait connu des hauts mais surtout des bas depuis quelque temps. J'étais convaincu que je n'avais pas apporté grand-chose à notre foyer. Et la vie me le confirmait. En me réfugiant dans la malbouffe et en succombant à de multiples crises de boulimie, je cherchais à m'accrocher à une bonne raison de tenir, comme on s'agrippe désespérément à une racine pour ne pas tomber dans le vide.

Trop occupé à jouer le rôle de victime, je ne voyais pas à quel point *elle* était forte et indispensable à ma survie. J'en voulais à la Terre entière d'avoir perdu mon emploi. J'en voulais à l'univers de t'avoir conçu ainsi. Je m'en voulais terriblement de ne pas être à la hauteur et de ne pas trouver la force d'accepter le sort qui t'était réservé. J'entretenais une haine viscérale vis-à-vis de cette existence merdique. Focalisé sur chaque point de détail, je pointais du doigt mon éducation modeste, ma carrière minable, la routine dans laquelle je m'enlissais et les dettes qu'on accumulait. Je me sentais pris au piège, comme un animal blessé acculé dans une battue. Oui, j'étais meurtri dans ma fierté.

Tu sais, il n'existe aucun bandage pour soigner une entaille de l'égo. Il ne reste qu'un trou béant et répugnant à travers lequel se déverse une mélasse infecte qu'on appelle la honte. Dès lors, à chaque fois que j'ouvrais la bouche, il en sortait des relents de culpabilité et de haine. J'étais tombé dans la peur et je me roulais dedans jour après jour. J'étais triste. J'étais aigri et résigné, mais ta mère s'accrochait. J'étais imbuvable, et elle faisait face. Combien

de fois ai-je repoussé les élans de Victoria ? Combien de fois ai-je préféré ruminer ma galère au lieu de me tourner vers elle ? Combien de fois ai-je essayé d'en finir, de me supprimer, de donner raison à la fatalité ? Un nombre incalculable.

Pourtant je l'aime. Pourtant je t'aime. Et je peux te dire que tout a changé depuis. Me voilà de l'autre côté de la rue. J'ai vraiment touché le fond. Quelque part, je l'ai fait volontairement. J'espère qu'elle conserve précieusement nos moments complices et nos débuts passionnés et qu'elle continue d'avoir la foi pour deux... Parce que je m'en sens incapable pour l'instant. Je veux croire qu'elle a la force d'entretenir l'amour et les sentiments qu'on nourrissait avant tout ça. J'espère que tu pourras comprendre ce que j'ai fait. J'espère que je lui manque. J'espère que je te manque. Et par-dessus tout, j'espère un jour pouvoir vous retrouver.

L'espoir et l'amour, c'est tout ce qu'il me reste, finalement. Tout ce qu'il me reste pour avancer au milieu des cendres et des regrets. *{Des cendres et des regrets...}* Je me répète ces deux mots en détaillant la façade de mon ancien immeuble. Mon regard mélancolique voyage de la fenêtre depuis laquelle je broyais du noir autrefois, vers le petit balcon qui donne sur le salon. Mon œil s'arrête sur le pot de fleurs disposé bien en évidence. Une céramique brillante teintée jaune moutarde accueille un cactus ridicule.

Le pot a changé de couleur. Il était rouge auparavant, d'un grenat intense. J'ai vu le rouge pendant des semaines. Tu penses que je suis fou ? Pour ta mère, ce vase est le seul moyen de communiquer avec moi. Une simple poterie sur le balcon afin de rester en contact. Une couleur pour chaque étape, une couleur pour me montrer la voie. C'est comme un signal, un état des lieux de la situation. Enfin, je l'interprète ainsi.

Je ne suis pas fier de la période rouge. Contraint et forcé, j'ai dû faire profil bas durant plusieurs semaines. Le contexte m'a poussé à raser les murs et opter pour le silence le plus total. C'était plus sûr. Trop de risques étaient présents. Plus grave encore, le pot rouge m'a obligé à commettre des actes odieux. Comme si couper les ponts avec ta mère ne suffisait pas ! Ce signal sur le balcon, c'était un appel à la violence. Un message fort incitant à m'enfoncer du côté le plus sombre de mon âme. J'ai dû montrer les dents. J'ai dû faire des choses dont je ne peux pas me vanter.

D'une certaine façon, mes actions ont porté leur fruit puisque la couleur a changé. *{Jaune !}* Ce jaune hurle que les lignes viennent de bouger en ma faveur. Je sais que je cause beaucoup de torts. J'ai conscience que je piétine la vie d'autres personnes en toute illégalité. J'engendre la peur, la tristesse et la colère. J'ai tordu les règles pour faire ce que j'avais à faire. Il m'est difficile de t'avouer que j'ai trouvé réparation dans la terreur. C'est pourtant vrai. Le minable que j'étais est devenu un hors-la-loi. Il va me falloir vivre avec ça et j'ignore comment. J'aurais préféré mille fois voir du bleu, j'aurais adoré cet instant. J'aurais savouré cette seconde magique durant laquelle j'aurais compris que tout était OK. Du bleu, tel un mirage qui me dit que tout s'est bien passé, qu'on est tous hors de danger et qu'on peut s'en aller. Mais ce n'est pas le cas, ni l'heure de quitter le secteur visiblement. Jaune c'est bien. Jaune ce n'est pas si mal. Ce n'est pas noir en tout cas ! Je redoute d'avoir à découvrir un beau jour le cactus dans un pot noir. Ce serait... C'est ma plus grande crainte. Je préfère ne pas y penser. *{Arrête ! C'est du jaune ! Tu es sur la bonne voie.}*

Jaune, donc. Voilà ma nouvelle obsession, mon nouvel ordre de mission. Jaune comme *enfoncer le clou*. Jaune comme *tu y es presque*. Jaune comme *jusqu'où vas-tu aller ?* ou encore *que vas-tu lui faire ?* Il me faut donc provoquer le destin, faire basculer le



cours des choses de mon côté. Il me faut me salir les mains et le faire sans attendre. Ton père n'est pas tout blanc, j'aimerais te dire le contraire mais ça serait te mentir. Je me saisis du fidèle sac qui repose contre le mur, j'ouvre la poche latérale gauche pour en sortir une vieille enveloppe aussi jaunie que froissée. Au fond de la poche de mon pantalon je récupère une épaisse touffe de cheveux. Une mèche d'un roux étincelant que je glisse dans le pli avant de refermer mon colis. Me voilà à la recherche d'un vieux feutre. Je tente d'aplatir *l'enveloppe aux cheveux* contre ma cuisse. Assis à même le sol, je m'applique à écrire une consigne limpide pour mon destinataire :

R.E.N.O.N.C.E.Z.



# Chapitre 4

## Maintenant...

L'escarpin couleur crème foule le sable alors que sa main saisit la portière du 4x4. Elle sort, égale à elle-même dans un mouvement dont je reconnais l'élégance en dépit de sa blessure. Je devine sa silhouette longiligne servie par un ensemble blanc et fluide. Son visage se durcit en me dévisageant. Une lueur acerbe vient assombrir ce regard azur qui m'inspecte de la tête aux pieds. Il y a du mépris dans la pupille. Il y a une haine incontrôlable qui l'habite et peut-être même une pointe d'inquiétude. Je me dis que je serais sans doute dans le même état à sa place. Quelque part, elle m'impressionne par sa prestance et sa ténacité. Le silence qui nous unit souligne la tension. J'ai conscience que l'enjeu me rend un tantinet fébrile, c'est ici et maintenant que tout se joue. Je m'efforce de masquer mes doutes en soutenant son regard. *{Elle ne doit pas prendre le dessus.}* La colère noire qui lui fait serrer les dents est presque palpable. Ce visage saillant coiffé d'une chevelure blonde plaquée en arrière me replonge dans le souvenir de notre dernière rencontre, alors que nous étions confinés à l'intérieur d'une Mercedes. À en croire son bras en écharpe, ce rappel est aussi douloureux pour elle que pour moi. Elle se munit d'une mallette en cuir. La portière claque et elle reste là, à me toiser du haut de son mètre quatre-vingts.

J'hésite un instant avant de m'approcher en silence. *{À toi de jouer mon vieux.}* Son œil se pose sur ma jambe droite, remarquant que je boite encore un peu. Je me poste devant elle, tentant de percer ses intentions mais je ne vois que de la nervosité. Sa respiration rapide me laisse penser que j'ai une chance d'arriver à mes fins. À bien y regarder, ses cernes trahissent son mal-être. Ce que j'ai fait l'empêche de dormir depuis un moment déjà. Je rassemble mes idées pour être le plus direct possible. Ce n'est pas le moment de flancher.

— Posez la mallette. Écartez les jambes et levez vos bras.

Le cuir s'écrase au sol soulevant un petit nuage de poussière. Elle s'exécute en silence sans toutefois baisser les yeux. Je suis accroupi alors que mes mains courent sur ses jambes interminables à la recherche d'une arme, d'un micro ou de n'importe quel dispositif représentant un danger pour ma sécurité. Je remonte lentement tout en palpant ses hanches sans m'attarder. Nos regards se croisent et je devine son aversion pour moi. La fouille se poursuit jusque sous les aisselles, elle affiche un dégoût total de ma personne. J'observe un mouvement de recul lorsque j'arrive au niveau de son bras blessé.

— C'est encore douloureux ?

— Évidemment. Qu'est-ce que vous croyez ?

— Je suis désolé. Ça passera...

— Je vous rappelle que j'ai pris une balle, Monsieur Harper.

La fouille est terminée, ce qui me permet de passer à la suite. Elle s'est déplacée comme convenu. Elle respecte les règles, notre deal peut se poursuivre. J'observe les alentours à la recherche de la moindre entourloupe. Dans la rue sur ma droite, les maisons de pêcheurs sont vides. Sur la plage, il n'y a personne. Juste les gosses et les chiens qui traînent ici depuis ce matin. En me

penchant sur sa mallette pour en examiner le contenu, je me contente de répondre :

— Je ne connais pas de Monsieur Harper.

Penché au-dessus de cette espèce de sacoche, j'entends le soupir réprobateur de mon hôte. L'attaché-case ne contient rien, à l'exception de documents rangés dans une chemise cartonnée. Il s'agit certainement des éléments qui font partie de notre accord. Pas de téléphone, il n'y a rien d'autre. Je ne vois aucune menace visible. Elle me le confirme :

— Je n'ai aucun intérêt à ne pas suivre les règles...

— Je préfère être prudent.

— Vous devriez me faire confiance.

— Confiance ? Vous m'avez causé beaucoup de torts.

— Je n'ai fait que mon boulot.

— Avec une détermination stupéfiante.

— J'ai simplement veillé aux intérêts de mes employeurs.

— Vos employeurs... Tsss... Quoi qu'il en soit, nous sommes au bout du chemin. Et vous n'avez plus vraiment le choix.

— Vous me connaissez mal, Monsieur Harper.

— Arrêtez avec vos « Monsieur Harper ».

D'un geste de la main, je l'invite à me suivre en direction de ma modeste demeure. En silence, nous nous installons sur la terrasse, face à la mer. Le lambris craque, les pieds des chaises en fer forgé crissent sur le bois usé et je m'installe. Elle semble tendue et réticente. La grande blonde attend debout, dans une posture qui ne laisse aucun doute quant à ses sentiments à mon égard. Son œil se pose sur mon environnement, sur les bières, le transistor et mon petit bateau avant de perdre son regard sur cette plage paradisiaque.

- Asseyez-vous.
- Je reste debout.
- J'insiste.
- J'aimerais que l'on ne perde pas de temps... Avant que je ne change d'avis.
- Êtes-vous seulement en mesure de changer d'avis ?
- On a toujours le choix.
- Vous ne renoncez jamais.
- Déformation professionnelle...

Je patiente le temps d'accrocher son regard. Après une profonde inspiration, je me lance.

— Vous êtes née en Allemagne, à Stuttgart il me semble. D'une mère fonctionnaire au service du ministère des Finances. Ornella s'est assurée de vous donner une bonne éducation avant de reprendre sa carrière. Vous poursuivez vos études aux États-Unis pour satisfaire le rêve de maman. Ralph, votre papa...

- Qu'est-ce que vous fabriquez ?
- Taisez-vous et laissez-moi finir. Papa est militaire de carrière. Vous lui devez votre rigueur et votre organisation. Il est rude. Il est strict, peut-être un peu trop. Votre père est souvent absent durant votre enfance. Avec papa, soit c'est blanc, soit c'est noir. Une bonne fessée ne fait jamais de mal. Une paire de claques est toujours méritée. Pour vous offrir le meilleur, votre père vous envoie aux États-Unis. Vous menez de front une scolarité brillante et un parcours sportif universitaire remarquable loin de chez vous. Vous êtes une sacrée nageuse, ce qui explique vos épaules musclées et votre mental taillé pour la compétition. Diplômée dans le Massachusetts vous allez épouser une carrière de consultante pour le plus grand groupe d'assurances d'Amérique du Nord et ses filiales avant de voler de vos propres ailes.
- À quoi vous jouez ?

— J'allais oublier... Il y a Tim, votre petit frère qui est resté à Berlin et que vous avez assez peu connu, au fond.

— Ça suffit !

— Vous entretenez une relation houleuse avec papa depuis que vous avez des petits secrets ! Je suppose que c'est difficile de ne pas assumer ce que l'on est. Maman n'est pas au courant, il ne faudrait pas lui faire de peine. Que dirait le reste de la famille ? Matilda, Betty et tonton Guilhem ? Ils seraient tellement tristes...

— On arrête là !

— Au numéro dix de la rue Alt-Lietzow, dans le quartier bourgeois de Charlottenburg-Wilmesdorf, une maison de maître avec une enfilade de colonnes en brique sur la devanture... Ça vous parle ? Une belle pelouse que le voisinage admire. Il y a des agapanthes et du bougainvillier sur le balcon, c'est votre mère qui a la main verte, non ? Wolf, le berger allemand est fatigué, certainement au bout de sa vie. Si un intrus venait frapper au beau milieu de la nuit... Il ne serait pas d'un grand secours, il a quatorze ans, pauvre chien. Papa détient un revolver en règle, mais dans une armoire fermée à clé dans le bureau, les munitions sont ailleurs. À côté de la cheminée. Enfin, il paraît...

— Vous... Quoi ? Mais qu'est-ce que ? Vous...

— La très coûteuse Design Akademie de Berlin. Votre petit frère dort dans le bâtiment C. Tim coule une vie paisible en tant que pensionnaire en se roulant quelques joints le soir avec d'autres camarades aisés. Personne ne lui dit rien, papa et maman payent d'avance cette école privée, après tout. Et puis, c'est un brave garçon à ce qu'il se dit. Un étudiant comme les autres, dans la moyenne. Il lui arrive de faire le mur pour s'amuser comme tous les jeunes. Il a son permis depuis peu et prend de temps en temps la route dans un état second... Sans que papa et maman le sachent. Un malheur arrive tellement vite...

— Comment savez-vous ? Vous me menacez ! C'est ça ?

— J'ai eu le temps de faire mes devoirs. Contrairement à ce que vous affirmez, je vous connais très bien, Mademoiselle Schneider.

Je ne suis pas fier de moi. Je n'aime pas appuyer où ça fait mal... Mais parfois – et à plus forte raison aujourd'hui –, je n'ai pas le choix. Il me faut montrer les dents immédiatement pour clarifier la situation et montrer qui mène la danse ici. Je ne peux pas reculer. Ma tirade vient de briser le masque de l'Allemande. Son regard trahit une fébrilité qui m'arrange. Je suis très bien renseigné, elle en est désarçonnée. La colère se mue en peur, c'est précisément ce dont j'ai besoin. Elle se passe la main dans les cheveux, s'abandonnant à un soupir résigné. Ses grandes billes bleues tentent de cerner l'horrible personnage qui vient de la menacer. Sa gorge semble nouée, les mots ont du mal à sortir.

— J'ai... J'ai dit que j'allais respecter les règles !

— Et je veux bien vous croire...

— J'ai suivi les instructions à la lettre... Et je suis là, devant vous. Finissons-en.

— Ai-je besoin de vous rappeler jusqu'où je peux aller ?

— C'est inutile.

— Je ne le répèterai pas : asseyez-vous, Esther.

Le rapport de force joue en ma faveur. La couleur est annoncée. Oui, j'irai jusqu'en Europe m'occuper de chaque membre de sa famille, s'il le faut. Elle doit le savoir et ne jamais l'oublier. Je l'assume. Je n'ai plus aucune limite et rien ne doit pouvoir m'arrêter. Esther courbe l'échine avant d'obéir en silence. Elle se pince les lèvres à la recherche de son sang-froid. Je sais précisément ce qu'elle veut et elle me le demande sans détour.

— Comment va-t-elle ?

— Est-ce que Rodd est tiré d'affaire ?



# Chapitre 5

## Avant...

Le message est clair, j'exige que l'on renonce. J'ai l'intention de déposer la mèche rousse en guise de menace devant la porte de mon pire ennemi. Je visualise à l'avance les mains fébriles qui vont tenir l'enveloppe. Je mise sur l'effroi à l'ouverture, la respiration coupée et la terreur ressentie lorsqu'on va saisir le sens de mon geste. J'espère que la douleur va se mêler à la compréhension. Et enfin, je croise les doigts pour que ces cheveux arrachés forcent mon adversaire à abandonner purement et simplement.

La missive rejoint mes affaires, je lève le camp. Vu ma situation, la violence et l'intimidation sont mes dernières cartouches. *{Et si ça ne marche pas ?}* J'envisagerai les représailles par la suite. Je quitte le poste d'observation avec mon sac sur le dos. Je laisse pour un temps le quartier dans lequel j'ai vécu en me faisant la promesse de revoir ta mère le plus tôt possible. Comme une ombre, je remonte le boulevard en rasant les murs. Je m'efforce de presser le pas, j'ai pleinement conscience que le temps joue contre moi. Mais tu sais... Quelque part... Le temps joue également contre toi.

Qu'est-ce qui me fait dire ça ? Ce jaune moutarde. La teinte affichée sur le balcon me pousse à penser que le dénouement est proche mais qu'il me reste peu de temps pour agir. C'est mieux que du rouge, mais les choses ne peuvent pas rester en l'état. J'ai la faiblesse de croire que tu as encore une minuscule chance, à

condition que j'aille jusqu'au bout. *{Est-ce que j'ai le cran d'aller jusqu'au bout ?}* Je n'en sais rien, et pour ne pas y penser j'allonge ma foulée. La seule chose dont je suis certain, c'est que je dois me mettre en mouvement. Je me hâte sur le béton fissuré qui me mène à l'écart du boulevard. Je m'éloigne de l'avenue et des premières voitures circulant à cette heure-ci. J'ai mal aux jambes, j'ai mal au dos et un peu partout d'ailleurs.

J'avance à la lueur de cette misère qui s'enracine dans le paysage, avec la ferme intention de prendre le chemin le plus court. Le temps me manque, il me faut aller à l'essentiel. Un pas après l'autre, je file au milieu des devantures vétustes et des maisons à l'abandon. Autrefois il y avait de la vie ici. Aujourd'hui, il ne reste que les traces d'un cauchemar. Des jardins en friche, des grillages défoncés et des vitres cassées plantent le décor. Après avoir tourné à droite sur Lovett Street, je laisse le côté populaire derrière moi pour m'enfoncer dans les quartiers oubliés. Je prends le chemin le plus court, quitte à avoir le cœur gros. Vouloir raccourcir l'itinéraire m'oblige à traverser la désolation qui règne dans ces foyers.

Voici les blocs pourris dont personne ne parle. Quelques pâtés de maisons bancales s'alignent devant moi. Dans cette zone, des drames humains se jouent tous les jours, mais ça n'intéresse personne. Parce que c'est moche. Parce que ces gens-là sont considérés comme faibles et irrécupérables. Parce qu'on souhaite secrètement que la mauvaise herbe disparaisse d'elle-même. J'imagine que dans les dîners en ville, on espère – sans jamais se l'avouer –, pouvoir raser ce nid à vermine un jour ou l'autre. Dans ces rues, il y a des pères qui se suicident après avoir tout perdu, des mères alcooliques qui se prostituent pour acheter un peu de crack, des ados qui se bastonnent juste pour tuer le temps, des enfants livrés à eux-mêmes jouant parfois avec les armes trouvées ici et là.

Il y a des fœtus dans les poubelles, des rats qui se promènent dans les étages et des carcasses fumantes de voitures qui hurlent : « L'enfer, c'est ici ». J'ai voulu gagner du temps sur le trajet pour aller déposer ma lettre, c'est un choix qui me plonge dans le côté le plus noir de Détroit. On est loin du rêve américain, tu peux me croire.

Je me fais penser à un cafard rampant sur la graisse d'une cuisine négligée. J'accélère pour sortir de ce chaos mais l'évidence me saute soudain au visage et plus particulièrement au nez. J'ai chaud. Je suis en nage. Le couperet tombe : je sue et je pue. C'est intolérable. Il me faut marquer une courte pause et prendre le temps de me laver. C'est vital et non négociable. Mes relents me l'ordonnent, ma transpiration devient à cet instant précis une priorité absolue. Je n'ai pas de toit mais ce n'est pas une raison pour être un pouilleux. Je ne supporte pas de baigner dans mon jus. Depuis un an, je m'acharne à rester le plus présentable possible, même si le fait de pioncer sur des bancs publics et de picorer par terre me rend la tâche plus difficile. La propreté est le dernier rempart de ma dignité et je m'y accroche farouchement.

J'observe autour de moi l'aube tiède qui s'étend au-dessus du niveau zéro de la réussite. Je sens mon front perler. La transpiration dégouline le long de mes tempes, je déteste ça. Les auréoles sous mes bras ne vont pas tarder à prendre des proportions inquiétantes. Bientôt, j'aurai l'impression de n'être qu'une immense puanteur. Mon regard s'attarde de l'autre côté de la chaussée. *{Ça fera l'affaire.}* Je viens de repérer une bicoque abandonnée entre une ruine dévorée par les flammes et un débit de boissons qui n'ouvrira plus jamais. C'est une villa sans prétention, faite de bois et de briques rouges, totalement délabrée. C'est absolument parfait. Je vais pouvoir y poser ma carcasse fatiguée, le temps de procéder à une toilette élémentaire.

Sur les derniers mètres, je trace, répandant un parfum nauséabond d'odeurs corporelles en tout genre. À cette seule idée, j'ai l'impression d'infliger mes effluves à la Terre entière : j'ai honte. J'arrive à la hauteur d'un fourgon blanc en piteux état, stationné au bord du trottoir. Je suis à présent posté devant ma future salle de bains avec l'idée fixe de me décrasser de toute urgence.

Mon refuge est bel et bien inoccupé. À tel point que je peux y pénétrer par l'entrée principale sans éveiller le moindre soupçon. Si je me fie à la moisissure qui recouvre la porte bordeaux et les craquements de la structure, il n'y a personne à cette adresse depuis un moment. Après avoir refermé derrière moi, je dépose mon sac à terre avec précaution. Mes yeux parcourent la pièce plongée dans la pénombre, je me trouve dans ce qui devait être un salon, autrefois. On a abusé de la vodka dans le coin à en croire les bouteilles vides de White Spirit et de Vox qui traînent le long des plinthes. Je fais face à un mur sur lequel une nuée d'insultes a été vomie à la bombe. L'endroit n'est pas vierge. *{Tant pis, ça ne peut pas attendre.}* Je me laisse glisser le long de la cloison pour me poser à terre. Le cérémonial peut débiter.

Mon soupir ricoche sur les murs tandis que l'odeur âcre du *mec qui se laisse aller* me ramène à l'urgence de la situation. Les gestes sont toujours les mêmes, j'ouvre mon vieux sac à dos avant de déballer le précieux matériel que j'étale sous mes yeux. Il y a une petite bouteille d'eau que je remplis généralement dans les fontaines publiques. Une serviette éponge qui devait être d'un blanc immaculé, à l'époque. Un morceau de t-shirt kaki qui me sert de gant de toilette et que je m'efforce de maintenir propre au fil du temps. Il me reste un minuscule bout de savon qui ne va pas faire long feu et un tube de dentifrice dérobé dans la valise d'une touriste égarée.